

EN FAMILLE

Par Hector Malot

XXIV

Interprète, le métier valait mieux que celui de rouleuse ; ce fut en cette qualité que la journée finie, elle conduisit les monteuses à l'auberge du village, où elle arrêta un logement pour eux et pour elle. Cette nuit là ce fut dans un vrai lit qu'elle s'étendit et dans de vrais draps qu'elle s'enveloppa.

Le lendemain matin quand le sifflet de l'usine se fit entendre, elle alla frapper aux portes des deux monteuses pour leur annoncer qu'il était l'heure de se lever ; mais des ouvriers anglais n'obéissent pas plus au sifflet qu'à la sonnette, sur le continent du moins, et ce ne fut qu'après avoir fait une toilette que ne connaissant pas les Picards, et après avoir absorbé de nombreuses tasses de thé, avec de copieuse rôties bien beurrées, qu'ils se rendirent à leur travail, suivis de Perrine qui les avait discrètement attendus devant la porte, en se demandant s'ils en finiraient jamais, et si M. Vulfran ne serait pas à l'usine avant eux.

Ce fut seulement dans l'après-midi qu'il vint accompagné d'un de ses neveux, le plus jeune, M. Casimir, car ne pouvant pas voir avec ses yeux voilés, il avait besoin qu'on vît pour lui.

Mais ce fut un regard dédaigneux que Casimir jeta sur le travail des monteuses, qui à dire vrai ne consistait encore qu'en préparation :

— Il est probable que ces garçons-là ne feront pas grand-chose tant que Fabry ne sera pas de retour, dit-il ; au reste il n'y a pas à s'en étonner avec le surveillant que vous leur avez donné.

Il prononça ces derniers mots d'un ton sec et moqueur ; mais M. Vulfran, au lieu de s'associer à cette raillerie, la prit par le mauvais côté :

— Si tu avais été en état de remplir cette surveillance, je n'aurais pas été obligé de prendre cette petite aux cannetières.

Perrine le vit se cabrer d'un air rageur sous cette observation faite d'une voix sévère, mais Casimir se contenta pour répondre presque légèrement :

— Il est certain que si j'avais su prévoir qu'on me ferait un jour quitter l'administration pour l'industrie, j'aurais appris l'anglais plutôt que l'allemand.

— Il n'est jamais trop tard pour apprendre, répliqua M. Vulfran, de façon à clore cette discussion où de chaque côté les paroles étaient parties si vite.

Perrine s'était faite toute petite, sans oser bouger, mais Casimir ne tourna pas les yeux vers elle, et presque aussitôt il sortit, donnant le bras à son oncle ; alors elle fut libre de suivre ses réflexions : il était vraiment dur avec son neveu M. Vulfran, mais combien le neveu était-il rogne, sec et déplaisant ; s'ils avaient de l'affection l'un pour l'autre, certes, il n'y paraissait guère ! Pourquoi cela ? Pourquoi le jeune homme n'était-il pas affectueux pour le vieillard accablé par le chagrin et la maladie ? Pourquoi le vieillard était-il si sévère avec l'un de ceux qui remplaçaient son fils auprès de lui ?

Comme elle tournait ces questions, M. Vulfran rentra dans l'atelier, amené cette fois par le directeur qui, l'ayant fait asseoir sur une caisse d'emballage, lui expliqua où en était le travail des monteuses.

Après un certain temps, elle entendit le directeur appeler à deux reprises :

— Aurélie, Aurélie.

Mais elle ne bougea pas, ayant oublié qu'Aurélie était le nom qu'elle s'était donné.

Une troisième fois il cria :

— Aurélie !

Alors comme si elle s'éveillait en sursaut, elle courut à eux.

— Est-ce que tu es sourde ? demanda Benoist.

— Non, monsieur ; j'écoutais les monteuses.

— Vous pouvez me laisser, dit M. Vulfran au directeur.

Puis quand celui-ci fut parti, s'adressant à Perrine restée debout devant lui !

— Tu sais lire, mon enfant ?

— Oui, monsieur.

— Lire l'anglais ?

— Comme le français ; l'un ou l'autre, cela m'est égal.

— Mais sais-tu en laissant l'anglais le mettre en français ?

— Quand ce ne sont pas des belles phrases, oui, monsieur.

— Des nouvelles dans un journal ?

— Je n'ai jamais essayé, parce que si je lisais un journal anglais je n'avais pas besoin de me le traduire à moi-même, puisque je comprends ce qu'il contient.

— Si tu comprends tu peux traduire.

— Je crois que oui, monsieur, cependant je n'en suis pas sûre.

— Eh bien, nous allons essayer ; pendant que les monteuses travaillent, mais après les avoir prévenus que tu restes à leur disposition et qu'ils peuvent t'appeler s'ils ont besoin de toi, tu vas tâcher de me traduire dans ce

journal les articles que je t'indiquerai. Va les prévenir et reviens t'asseoir près de moi.

Quand, sa commission faite, elle se fut assise à une distance respectueuse de M. Vulfran, il lui tendit son journal : le *Dundee News*.

— Que dois-je lire ! demanda-t-elle en le dépliant.

— Cherche la partie commerciale.

Elle se perdit dans les longues colonnes noires qui se succédaient indéfiniment, anxieuse se demandant comment elle allait se tirer de ce travail nouveau pour elle, et si M. Vulfran ne s'impatientserait pas de sa lenteur, ou ne se fâcherait pas de sa maladresse.

Mais au lieu de la bousculer, il la rassura, car avec sa finesse d'oreille si subtile chez les aveugles, il avait deviné son émotion au tremblement du papier :

— Ne te presse pas, nous avons le temps ; d'ailleurs tu n'as peut-être jamais lu un journal commercial.

— Il est vrai, monsieur.

Elle continua ses recherches et tout à coup elle laissa échapper un petit cri.

— Tu as trouvé ?

— Je crois.

— Maintenant cherche la rubrique : *Linen, hemp, jute, sacks, twine*.

— Mais, monsieur, vous savez l'anglais, s'écria-t-elle involontairement.

— Cinq ou six mots de mon métier, et c'est tout, malheureusement.

Quand elle eut trouvé, elle commença sa traduction qui fut d'une lenteur désespérante pour elle, avec des hésitations, des anonnements qui lui faisaient perler la sueur sur les mains, bien que M. Vulfran de temps en temps la soutint.

— C'est suffisant, je comprends, va toujours.

Et elle reprenait, élevant la voix quand les mécaniciens menaçaient de l'étouffer dans leurs coups de marteau.

Enfin elle arriva au bout.

— Maintenant vois s'il y a des nouvelles de Calcutta ?

Elle chercha.

— Oui, voilà : " De notre correspondant spécial."

— C'est cela ; lis.

— Les nouvelles que nous recevons de Dakka....

Elle prononça ce nom avec un tremblement de voix qui frappa M. Vulfran.

— Pourquoi trembles-tu ? demanda-t-il.

— Je ne sais pas si j'ai tremblé ; sans doute, l'émotion.

— Je t'ai dit de ne pas te troubler ; ce que tu donnes est beaucoup plus que ce que j'attendais.

Elle lut la traduction de la correspondance de Dakka, qui traitait de la récolte du jute sur les rives de Brahmapoutra ; puis, quand elle eut fini, il lui dit de chercher aux nouvelles de mer si elle trouvait une dépêche de Ste-Hélène.

— Saint-Helena est le mot anglais, fit-il.

Elle commença à descendre et à monter les colonnes noires ; enfin le nom de Saint-Helena lui sauta aux yeux :

— " Passé le 23, navire anglais *Alma*, de Calcutta, pour Dundee ; le 24, navire norvégien *Grundloven*, de Narsaigaud, pour Boulogne."

Il parut satisfait :

— C'est très bien dit-il, je suis content de toi.

Elle eut voulu répondre, mais de peur que sa voix trahit son trouble, elle garda le silence.

Il continua :

— Je vois qu'en attendant que ce pauvre Bendit soit guéri je pourrai me servir de toi.

Après s'être fait rendre compte du travail accompli par les monteuses et avoir répété à ceux-ci ses recommandations de se hâter autant que possible, il dit à Perrine de le conduire au bureau du directeur.

— Est-ce que je dois vous donner la main ? demanda-t-elle timidement.

— Mais certainement, mon enfant, comment me guiderais-tu sans cela ? Avertis-moi aussi quand nous trouverons un obstacle sur notre chemin ; surtout ne soit pas distraite.

— Oh ! je vous assure, monsieur, que vous pouvez avoir confiance en moi !

— Tu vois bien que je l'ai cette confiance.

Marchant ainsi lentement, le trajet fut long des ateliers au bureau ; quand elle l'eut conduit à son fauteuil, il la congédia.

— A demain, dit-il.

En effet, le lendemain à la même heure que la veille, M. Vulfran entra dans l'atelier, amené par le directeur.

Lentement, M. Vulfran s'était approché, et les voix s'interrompant, de sa canne il avait fait signe de continuer comme s'il n'était pas là.

Et pendant que Perrine obéissante se conformait à cet ordre, il se penchait vers le directeur :

— Savez-vous que cette petite ferait un excellent ingénieur, dit-il à mi-voix.